

7 octobre 2005, Paris

Pourquoi est-ce que les psychanalystes ont-ils peur de leur créativité?

Chers collègues et chers amis

J'aimerais remercier la Fédération Française de Psychothérapie et son cher président, le docteur Michel Meignant, et tous mes autres amis parisiens, pour l'invitation qui me permet de vous parler dans ce cadre vénérable.

Je suis très heureux que la Confédération Européenne de Psychothérapie Psychanalytique puisse jouir de l'hospitalité de Paris, une ville où la psychanalyse est chez elle. Je viens d'une autre ville où la psychanalyse a des origines, Zurich en Suisse, une ville incomparablement plus petite et moins importante que Paris, mais également un « lieu d'énergie » important pour l'histoire et pour le présent de la psychanalyse et de la psychothérapie. Dans le centre hospitalier universitaire psychiatrique Burghölzli, la jeune médecin russe Sabina Spielrein a été psychanalysée par Carl Gustav Jung. Sabina Spielrein a développé un amour transférentiel bouleversant, et Jung n'a pas su se soustraire au charme de cette femme. Il y a un mystère autour de cette histoire d'amour psychanalytique, mais c'était une affaire tellement brûlante que Sigmund Freud y est intervenu. L'expérience de Sabina Spielrein a amené l'Association Psychanalytique Internationale en 1918 à rendre obligatoire l'analyse personnelle pour les futurs psychanalystes. Les questions du setting, du transfert et du contre-transfert, de la neutralité technique et de l'abstinence analytique sont encore aujourd'hui au cœur des débats sur la conscience psychanalytique, et la manière de traiter ces questions est un indicateur de la créativité clinique d'un psychanalyste.

Dans mon exposé, j'aimerais faire un lien entre la question pourquoi la psychanalyse est actuellement en crise et les raisons individuelles et institutionnelles de cette crise. Et pour une fois, je ne veux pas me pencher sur le conflit entre les idées de la psychanalyse et les idées contradictoires de l'esprit du temps, de la société, de la culture post-moderne, mais j'aimerais chercher les raisons de la crise de la psychanalyse, dont elle a tant de mal à sortir, à l'intérieur même de la psychanalyse, dans la vie intérieure du psychanalyste et à l'intérieur des institutions psychanalytiques.

Ma thèse directrice sera: Les psychanalystes ont peur de leur propre créativité et de leur vivacité, et leur manque de créativité, leur pensée inhibée, sont un symptôme, un compromis entre le désir de vie pleine et de chambardement de leur existence et leurs peurs ataviques liées au transfert du psychanalyste sur la psychanalyse. En fin de compte, il s'agit d'une part d'une symbiose archaïque avec l'imgo de la mère et du désir pour la mère, d'autre part du désir de se libérer de la mère et de son désir. Pour les psychanalystes, tout changement et toute idée véritablement nouvelle signifient un ébranlement de cette fusion et par conséquent de leur stabilité intérieure et de leur sûreté. Par conséquent, ils sont en proie à un dilemme sans issue: Soit ils se figent dans une foi psychanalytique stérile et trahissent l'essence même de la psychanalyse, justement parce qu'ils intériorisent la psychanalyse non comme une méthode pour « remuer le monde inconscient », mais comme une foi, comme un repère intérieur, comme l'imgo de la mère. Soit ils conservent une distance critique mais bienveillante à l'égard de la psychanalyse et sont ainsi exposés à une irritation et une instabilité permanente et par conséquent à une situation intérieure précaire, sans appartenance et déracinés, parce qu'ils renoncent à l'illusion de sécurité. Peut-on trouver un moyen créatif de traiter ce conflit sans se figer et sans couler?

Je vais poser six questions:

1. La psychanalyse, qu'est-ce que c'est ?
2. Qui sommes-nous, nous les psychanalystes ?
3. La créativité d'un psychanalyste, qu'est-ce que c'est ?
4. Quelles sont les méthodes individuelles et institutionnelles qui étouffent la créativité du psychanalyste ?
5. Quelles sont les peurs qui sont à l'origine de la créativité inhibée des psychanalystes ?
6. Y a-t-il un remède contre ces peurs ?

Première question : La psychanalyse, qu'est-ce que c'est ?

Vous connaissez tous la réponse : la psychanalyse est a) une méthode de recherche pour la reconnaissance de l'inconscient, b) les connaissances acquises au moyen de cette méthode et c) les stratégies et les techniques qui découlent de ces connaissances pour influencer les attitudes humaines.

Peu de psychanalystes contesteront cette base commune, mais – comme vous le savez – les points communs s’arrêtent là. Dans les cent dix ans depuis les « Etudes sur l’hystérie » de Freud et de Breuer, les psychanalystes se sont divisés en une multitude de groupes au fonctionnement sectaire qui adhèrent à leurs théories respectives sur la psyché humaine d’une manière quasi religieuse – freudiens, kleinien, les théoriciens de la relation d’objet, les psychologues du Moi, les lacaniens – vous connaissez tous cette misère, pour ne pas même parler des subdivisions des psychothérapeutes qui se reconnaissent dans une approche psycho-dynamique au sens large du terme – jungien, adlérien, reichien etc.

Parallèlement à ces tendances de scission, il y a toujours de nouveau des efforts d’intégration au niveau théorique et institutionnelle. Parmi elles – en toute modestie – la Confédération Européenne de Psychothérapie Psychanalytique, qui veut réunir tous les psychothérapeutes psycho-dynamiques qui travaillent sur la base des concepts fondamentaux de la psychanalyse, l’inconscient dynamique, le transfert et la résistance.

L’essence de la psychanalyse est, je suis d’accord avec Lacan à ce sujet, de découvrir le désir individuel, de le comprendre et de lui accorder ses droits, ce qui signifie aussi de se libérer de la soumission aux désirs d’autrui. La psychanalyse, et par conséquent le psychanalyste, sont au service du désir et pas au service de la normalité définie par la société. Ou pour citer Corinne Maier et sa très jolie introduction à l’œuvre de Lacan : « Finalement on vit dans une société qui délire tellement qu’être normale n’est rien d’autre que délirer avec les autres ». Si tel est le cas, les principes qui sont à l’œuvre en psychanalyse ne devraient pas être ceux qui répriment le désir, qui le déforment ou qui le détruisent et qui nous transforment en des normopathes.

Dans son séminaire I, Jacques Lacan a formulé la phrase : « Plus nous sommes proches de la psychanalyse amusante, plus c’est la véritable psychanalyse ».

La psychanalyse créative ne tient pas le discours de l’université qui consiste à accumuler des encyclopédies de livres savants, mais elle conduit au savoir sur l’inconscient, sur la propre dynamique psychique, sur le propre désir, sur les propres objets du désir, sur les propres fantasmes inconscients, sur ce qui va à l’encontre de la propre connaissance du désir, sur nos propres gestes de soumission, sur notre propre masochisme.

La psychanalyse est subversive, elle remue les ténèbres, elle n’a rien en commun avec les tentatives d’adapter l’individu aux normes de la société.

Pour cette raison, la vraie psychanalyse ne se liera jamais d’amitié avec le pouvoir, et le pouvoir encore moins avec elle.

L'évolution de la psychanalyse met également la lumière sur l'évolution de la créativité de Freud. A mon avis, « L'interprétation des rêves » est la plus créative de ses œuvres, dans son célèbre chapitre 7 il a développé la topique du psychisme – conscient, préconscient, inconscient – et la psychologie des mouvements d'investissement, qui est jusqu'à ce jour un modèle de travail fructueux et qui est à la base de nombreuses évolutions, tels les travaux de l'école psychosomatique parisienne de Pierre Marty, Michel Fain et Michel De M'Uzan qui ouvrent de nouvelles perspectives.

Mais dans l'histoire de la psychanalyse, beaucoup de choses ont aussi été oubliées. En particulier les découvertes révolutionnaires, la psychosexualité infantile, les théories sur la pulsion de mort et sur l'agression ne jouissent pas d'une grande reconnaissance sociale et au fil du temps, elles ont été lissées par des révisionnistes de la psychanalyse. Dans son travail « Amnésie sociale », paru il y a plus de trente ans, l'historien Russell Jacoby a retracé les tentatives d'éliminer le potentiel créatif de la psychanalyse et de le tordre en conformité avec la société.

Nous constatons ainsi non seulement une crise concernant la reconnaissance sociale de la psychanalyse, non seulement une crise concernant la relève et la formation – donc toujours moins de candidats, moins de patients – mais aussi une crise dans la créativité scientifique et clinique.

Les journaux scientifiques de psychanalyse sont généralement remplis de travaux tous conçus selon le même modèle : Un quelconque concept ou concept partiel (p.ex. la représentation d'objet, l'ambivalence, la pulsion de mort – ou un phénomène clinique comme la dépression) est détaillé jusque dans la dernière nuance théorique, mais sans que des idées ou des concepts fondamentalement nouveaux soient introduits. Au contraire, il semble qu'on attache une importance particulière à confirmer la théorie psychanalytique en ajustant de nouveaux phénomènes au système théorique déjà existant.

La psychanalyse se trouve, pour citer l'épistémologue Thomas Kuhn, dans la phase paradigmatique, on aurait envie de dire dans la phase paradigmatique avancée, dans laquelle on n'a pas le droit de mettre en question les bases théoriques et pendant laquelle les activités pratiques, la recherche et la théorisation assure que la théorie se trouve toujours à nouveau confirmée. La sclérose croissante du corps théorique qui l'accompagne, la fermeture aux phénomènes qui sont incompatibles avec les théories actuelles prépare le terrain pour la crise scientifique profonde dans laquelle la psychanalyse se retrouve actuellement. On peut compter sur les doigts d'une main les psychanalystes dont le travail de réflexion est perçu au-delà du cercle des psychanalystes et qui étendent de façon créative la psychanalyse, ils sont de

rare exceptions. André Green et Peter Fonagy, qui, fait intéressant, se trouvent aux antipodes à l'intérieur du mouvement psychanalytique, font partie des têtes les plus créatives qui ont le courage de continuer la réflexion là où les autres commencent à croire.

Ad. 2 : Qui sommes-nous, nous les psychanalystes ?

Les psychanalystes vivent une drôle de vie. Daniel Widlöcher a remarqué une fois très justement : Les psychanalystes risquent d'avoir trop peu de « libidinal outlet » - de décharge libidineuse. Ils sont menacés par une forme très particulière de déformation professionnelle. Quelle est la tâche principale du psychanalyste ? C'est tout d'abord une tâche très passive, féminine : Toute la journée, toute l'année il doit prêter son oreille aux patients, non seulement avec l'attention flottante, mais aussi avec la sensibilité flottante et prêt à réagir, c'est-à-dire il doit être « *responsive* ».

Il fonctionne comme un récipient psychique, un container, qui sera rempli par les désirs et les affects libidineux du patient, et plus encore qui sera pénétré et perforé par les agressions du patient.

Je suis psychanalyste avec mon propre cabinet depuis 20 ans, et je me rappelle régulièrement d'un épisode déconcertant que j'ai vécu comme étudiant du cinquième ou sixième semestre et que je ne peux comprendre qu'avec mon expérience d'aujourd'hui. L'institut de psychologie clinique de l'université de Zurich était à son apogée, la psychanalyse était « branchée » contrairement à nos jours, et des cours d'interview analytique et des groupes de # pour les étudiants avaient lieu. Une des chargées de cours que j'admirais énormément, une analyste formatrice très expérimentée, a discuté avec les étudiants les interviews que nous avons conduits avec les patients et enregistrés sur vidéo.

Lors d'une interview, elle nous a raconté l'histoire d'un patient pervers, qui lui demandait toujours à la fin de la séance un verre de lait. Elle grimaçait et disait, la voix pleine de dégoût, en insistant sur le dernier mot : Je peux vous dire : *répugnant* ! Elle utilisait cette anecdote pour illustrer ce que les analysants nous font subir avec leurs exigences, leurs agressions, comment ils nous utilisent et comment nous devons résister, mais en aucun cas agir spontanément et sans retenue.

Nous ne devons ni exprimer directement des affects, ni réprimander nos patients, mais nous devons au contraire métaboliser et supporter dans la solitude les phantasmes et expériences destructives qui nous agitent et les utiliser pour des interventions verbales bien tenues.

Comme étudiant, je ne comprenais pas l'énervement de mon analyste formatrice, seulement aujourd'hui, après 20 ans d'expérience professionnelle en tant que psychanalyste – je comprends ce que cela signifie d'être 35 à 40 heures par semaine le récipient pour les

éléments bêta bizarres des patients. On en devient un peu bizarre soi-même. On développe une certaine circonspection, un contrôle de soi, en même temps on enveloppe son âme profonde d'une carapace protectrice élastique pour éviter d'être exposé complètement nu et sans protection à l'inconscient des patients.

C'est problématique quand on étend cette attitude de protection psychanalytique à la vie extra analytique, car la vie réelle ne parvient à ce moment plus entièrement à passer. Nous psychanalystes sommes exposés quotidiennement et intensivement à des êtres humains, mais nous n'avons pas vraiment le droit de participer à leur vie. Nous vivons par procuration, puisque nos patients ne peuvent pas satisfaire nos besoins. On nous accorde seulement une satisfaction narcissique hautement spécifique. Nous n'avons pas le droit de demander à nos patients intéressants des billets de concerts, des conseils boursiers, nous n'avons pas le droit de nous faire inviter dans leurs belles maisons de campagne ou d'entreprendre des croisières à la voile avec eux ; même si nous les trouvons de plus en plus sympathiques vers la fin de leur thérapie quand ils recouvrent la santé et que nous aurions envie de nous lier d'amitié avec certains d'entre eux. Nous devons nous séparer au meilleur moment. Ce travail de deuil permanent est fatigant et nous mine. Nous devons régulièrement nous séparer d'un amour psychanalytique de longue durée et nous tourner vers d'autres êtres humains dans une sorte de polygamie sérielle. Mais notre cercle de connaissances et d'amis ne s'agrandit aucunement par le travail. Notre profession ne comprend aucun aspect convivial, mis à part nos contacts durant les formations dans les instituts de formation et les contacts administratifs avec les associations psychanalytiques. Après une journée de travail psychanalytique, nous sommes empoisonnés par les introjections des projections des patients, et nous devons les éliminer pour éviter qu'ils empoisonnent notre vie privée.

Bon nombre de psychanalystes choisissent leur métier pour des motifs de défense névrotiques, tout comme les autres. Les psychanalystes représentent une sélection humaine particulièrement soumise aux troubles narcissiques, craintifs au niveau relationnel et au niveau des pulsions. Le setting abstinant leur permet de faire un compromis bien spécifique entre distance et intimité. Rapprochement maximal pour une certaine durée, intimité maximale sans vraiment devoir s'abandonner.

Bon nombre de psychanalystes s'engagent fortement dans leurs associations et leurs institutions. La vie institutionnelle et associative des psychanalystes est pleine de tensions. Comme candidats et analystes formateurs se rencontrent dans ces lieux, et comme on ne sait jamais qui est sur le divan de qui et qui raconte quoi à qui, on doit se tenir sur ses gardes, impossible de s'exprimer vraiment librement. Ambition et rivalité ne se montrent pas dans

l'expression libre de l'affect, mais s'expriment par des manœuvres narcissiques et des luttes pour le pouvoir, par des cachotteries et des intrigues. Les institutions psychanalytiques sont la multiplication de la psyché des analystes, en particulier de ses parts narcissiques, hostiles aux pulsions et à la vie. La vie privée des psychanalystes est sous une forte pression de compenser les éléments destructifs et de créer du positif. Mais cette vie privée fait souvent défaut, les analystes sont souvent des solitaires.

Le thriller « The Analyst » de John Katzenbach a paru il y a deux ans aux Etats-Unis. Il parle d'un analyste new-yorkais assez seul, persécuté par un ancien patient dont il avait refusé de traiter la mère au début de sa carrière, quand il était un psychanalyste inexpérimenté. C'est une histoire de vie et de mort et l'analyste doit se dépasser avec courage et avec créativité pour éventer les combines du tueur qui le vise lui et toute sa famille. L'histoire prend une tournure étonnante, il doit abandonner son identité - et non seulement son identité psychanalytique ! – et se réinventer, tout simplement pour survivre. Lors de la lecture de cette histoire, je n'ai pas pu contenir un affect spontané : la fascination et une certaine envie ! Enfin vivre ! L'aventure ! La solution, révélatrice, est que l'analyste doit abandonner sa profession et son existence analytique et construire une nouvelle vie, une vie créative, pour échapper au tueur.

On pourrait comprendre le roman comme une métaphore pour les problèmes du psychanalyste : L'analyste est menacé de mort. Par l'agression de ses patients, par sa propre routine, par le manque de possibilités d'aimer. Comme le disait Freud : il faut finalement commencer à aimer pour ne pas tomber malade. Nous, les psychanalystes, nous pouvons aimer nos patients uniquement sous une forme inhibée quant au but et haïr de façon sublimée. La seule issue dans une telle situation est la créativité. Mais c'est justement cette créativité qui est bloquée chez bon nombre de psychanalystes. Pourquoi ?

Ad. 3 La créativité, qu'est-ce que c'est ?

La créativité est un processus dans lequel de nouvelles idées sont créées.

Elle n'est possible que par le fait que nous percevons, que nous sentons, que nous pensons et que nous agissons sans cesse. Il y a différentes formes de réflexion, et elle ne sont pas toutes créatives.

Les idées dogmatiques ou fanatiques accaparent tous les processus de réflexion et les immobilisent. Les idées stéréotypées font tourner la pensée plus ou moins toujours sur la

même voie, il n'y a que très rarement des pensées nouvelles. Des idées relativement solides présentent un certain degré de liberté, sans vraiment produire du nouveau mais nous accomplissons avec elles nos efforts productifs quotidiens avec succès.

Les idées ouvertes, incomplètes, provisoires et étranges sont très nuancées, enclines aux doutes et elles peuvent évoluer dans toutes les directions possibles de manière imprévisible. Pour une vie saine, adaptée au contexte et gratifiante, il nous faut une combinaison de tous les quatre types de pensée. Celui qui ne réfléchit que de façon dogmatique est mentalement bloqué. Celui qui ne réfléchit que par stéréotypes n'est bon que pour le développement de systèmes contraignants. Celui qui n'a que des idées relativement solides est un bon routinier, mais il ne créera rien de nouveau. Et celui qui ne peut réfléchir que de façon ouverte et expérimentale est un esprit brouillon et a tendance à fonctionner de manière chaotique et peu fiable. Toutes les quatre formes doivent jouer ensemble selon la situation. Pour le processus créatif, le quatrième type de pensée est très important, la pensée ouverte et expérimentale. La pensée ouverte ne tente pas de se raffermir prématurément, elle ne veut pas tout comprendre tout de suite et bien « tenir » tout, mais elle supporte le chaos, les contradictions, les ambiguïtés et les paradoxes.

Dans la plus créative de ses œuvres, l'interprétation des rêves, Freud a également fait une contribution importante pour la compréhension de la créativité.

Selon Freud, il existe deux processus dans le psychisme : le processus primaire et le processus secondaire. Dans le processus primaire, l'énergie s'écoule librement, puisqu'elle passe sans obstacle selon les mécanismes du déplacement et de la condensation d'une idée à l'autre, elle aspire à réinvestir pleinement les représentations liées à des expériences de satisfaction constitutives du désir. Dans le processus secondaire, l'énergie est d'abord liée, avant de pouvoir s'écouler de façon contrôlée. Les représentations sont investies de façon plus stable, la satisfaction est ajournée, ce qui rend possible les expériences psychiques et les processus de pensée.

Dans le rêve, c'est le processus primaire qui domine, en état éveillé c'est le processus secondaire. La créativité se montre dans l'utilisation du processus primaire comme du processus secondaire.

Le travail créatif de Freud, la psychanalyse, s'est développé dans le cadre de son auto-analyse, qui était principalement une auto-analyse de ses propres rêves.

Dans les années entre 1895 et 1902, il a mis les bases de cette nouvelle science. Le 24 juillet 1895, il a fait le rêve dit de « L'Injection faite à Irma » qui lui a dévoilé le secret du rêve –



comme il le dit dans une lettre à son ami Wilhelm Fliess : Le rêve est la réalisation (secrète) d'un désir. Dans les années de son auto-analyse, Freud ressort de sa crise personnelle et de sa crise de créativité, il a écrit « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1897) et « L'interprétation des rêves » (1900), par lesquels ils s'est émancipé de la médecine scientifique pour fonder sa propre science. Le modèle topique de l'appareil psychique et la conceptualisation du complexe d'Œdipe comme structure psychique de base inconsciente dans notre culture étaient des idées étranges, qui ont révolutionné la réflexion sur l'homme. Freud, en s'ouvrant à son inconscient et en sublimant de façon créative sa crise personnelle plutôt que de la repousser et de la mettre en acte, il a créé quelque chose de nouveau. Il était capable de laisser derrière lui sa pensée habituelle pour emprunter de nouvelles voies de réflexion. Il était prêt à se mettre dans une situation d'isolation scientifique, car il ne cherchait plus la reconnaissance des institutions médicales, mais il voulait suivre son propre chemin.

Pour le psychanalyste, être créatif ne signifie pas de peindre, faire de la sculpture, inventer des machines. Être créatif signifie pour lui de vivre sa soif de recherche et de faire face toujours à nouveau à l'empirie psychique, et de pénétrer les ténèbres qui sont « plus incommensurables et plus sombres que l'univers ou que l'Amazonie » (D.H. Lawrence). Elles recèlent tant de secrets, nous en comprenons toujours si peu.

Bon nombre de psychanalystes préfèrent pourtant s'enfermer dans des tours d'ivoire de théories et ne plus tolérer d'empirie qui pourrait contredire la théorie bien-aimée, en utilisant exclusivement les types de pensées dogmatiques et stéréotypés.

Le but de la créativité humaine est la création d'idées nouvelles, ce qui suppose qu'on sache déconstruire les vieilles idées sans les bafouer.

On doit être prêt à avoir des idées entièrement nouvelles, qui sont complètement en dehors du cadre habituel de la réflexion.

On doit avoir le courage d'abandonner ses propres schémas de pensée qui nous sont familiers et on doit être prêt à penser l'hérésie, dont on pense soi-même qu'elle est inconvenable.

On doit être prêt à souffrir d'une « certaine anomalie » comme le dit Joyce McDougall, et on doit être prêt à être déclaré fou par les adeptes du soi-disant bon sens.

Dans les œuvres de Paul Klee, qui était un des peintres les plus productifs de l'école moderne, on peut observer un processus créatif qui dure jusqu'à la fin de sa vie. Klee a non seulement joué avec les couleurs, les formes, les figures, mais aussi avec les symboles, les lettres, les

signes, les concepts, les phrases, les noms de ces tableaux sont des commentaires associatifs du symbolisme de l'image. Mais Klee a également thématiqué le processus créatif dans ses tableaux. Il a créé toute une série de tableaux en découpant un ancien tableau ou en le détachant de son fond et en recomposant un nouveau tableau.

Dans son rapport avec son objet matériel, Klee exprime son rapport avec son soi, avec ses objets intérieurs. Il a détruit l'ancien et a créé du nouveau, dans le deuil, mais sans regrets. Tel Freud, qui avait dû quitter la campagne pour aller habiter en ville déjà comme petit garçon de trois ans et demi et qui a ainsi fait connaissance avec la chance que représente la créativité qui consiste à remplacer ce qui est irrémédiablement perdu par une œuvre nouvelle dans laquelle on se recrée soi-même.

Un psychanalyste créatif se recrée perpétuellement dans son travail, il utilise les pertes qu'il subit pour son propre développement et pour avoir toujours à nouveau des révélations, et non pour la conservation et la confirmation des vieilles habitudes et des dogmes.

Une psychanalyse créative ne se fige pas dans l'application rigide de ses dogmes, elle ne se repose pas sur les mérites de la révolution freudienne révolue depuis belle lurette.

L'épistémologue Thomas Kuhn a forgé dans son livre « La structure des révolutions scientifiques » la notion du paradigme. Un paradigme est une théorie établie avec un appareil institutionnel bien rodé pour protéger la « vérité » une fois trouvée. Toute science passe par des phases de changement du paradigme. Sans changement du paradigme, la théorie étoufferait, tout comme les responsables institutionnels, les chercheurs et les développeurs, mais aussi les utilisateurs de la théorie. Si une science se fige dans un paradigme, elle risque de se couper du développement vital. Une science ne peut jamais se reposer longtemps sur ses lauriers et profiter des fruits d'une révolution réussie dans le cadre de sa phase paradigmatique. Quand elle réprime la créativité dans ses propres rangs, elle risque d'être remplacée par de nouvelles théories plus vivantes et d'autres communautés de recherche et de perdre son statut de science autonome. Une science – et par conséquent aussi la psychanalyse – doit veiller à préserver en son sein les conditions qui rendent possible l'anarchie, la pensée libre, ouverte, hérétique.

Le processus créatif est une crise. Comme tout processus de transformation, il s'opère par bonds. Après un processus peu spectaculaire d'accumulation de connaissances, une nouvelle idée est synthétisée, elle « naît » soudainement comme une fluctuation. Nous sommes face à

des « *significant moments* » avec des ruptures de symétrie et des fluctuations, comme ils sont décrits dans la théorie des processus d'auto-organisation.

Ouverture aux nouveautés, tolérance à l'anxiété et à l'ambiguïté, liberté de la pensée et liberté de l'identification avec des forces intérieures ou extérieures agressives et ennemies de la créativité et de la vie – ce sont là les attitudes qui favorisent créativité et vivacité.

La créativité psychanalytique s'exprime dans le travail quotidien du psychanalyste, quand il fait le rapprochement entre les différentes idées du patient, quand il les enrichit de ses propres idées, elle s'exprime dans sa manière d'être toujours ouvert, « *no memory and no desire* » (Bion), elle s'exprime dans la manière vivante de conduire des séminaires ou des supervisions, elle s'exprime dans ses vues et ses attitudes peu dogmatiques et par une liberté essentielle de la pensée, dans l'ouverture, dans la légèreté tout comme dans le sérieux. Elle s'exprime par le courage de quitter les sentiers battus, d'être ouvert à l'échange avec d'autres psychothérapeutes et avec les représentants d'autres sciences.

La créativité est l'identification avec le couple parental fécond et uni, c'est l'envie oedipienne surmontée, c'est la reconnaissance de ceux sur qui nous nous appuyons pour réfléchir plus loin.

Ad. 4 : Quelles sont les méthodes alimentées par la peur qui étouffent la créativité des psychanalystes ?

Le problème de la psychanalyse, ce sont les psychanalystes. A l'intérieur de la psychanalyse, le problème est au moins à l'ordre du jour. Les problèmes institutionnels de la psychanalyse sont nombreux. La créativité des psychanalystes est réprimée et entravée à différents niveaux.

1. Par l'isolement et le retrait autiste de l'environnement scientifique, on perd non seulement la possibilité d'échanger des idées intéressantes, mais on crée aussi un climat interne de surchauffe sectaire et paranoïde comme dans un campement assiégé où, selon un schéma ami/ennemi, l'on remet toujours sur la tapis la question : Est-ce encore de la psychanalyse ?
2. Vue la puissance intellectuelle des psychanalystes, la créativité est faible non seulement quant à la production de connaissances scientifiques, mais elle est également maigre quant aux techniques de traitement, quelques exceptions mises à part. Cela paraît incroyable, mais dans bon nombre de têtes, la fréquence des séances est toujours la seule variation technique dont on débat en psychanalyse. La prise en

compte du corps en psychanalyse et les questions des nouvelles formes de médias et leur utilisation dans la psychothérapie sont complètement ignorées par bon nombre de psychanalystes. La peur de s'éloigner du courant psychanalytique dominant et des dogmes et d'être marginalisé dominant ici.

3. Dans la formation en particulier, des pratiques inhibant la créativité sont assez répandues de manière générale et en des variantes spécifiques dans certaines régions. Dans son travail satirique remarquable et inspiré par la réalité, intitulé « Thirty methods to destroy the creativity of analytic candidates », Otto F. Kernberg, ancien président de l'association psychanalytique internationale a démontré de manière drôle, tout en faisant preuve d'autocritique, quels étaient les moyens d'exercice du pouvoir institutionnel qui réprimait la créativité déjà pendant la formation psychanalytique. Quelques exemples – présentés dans la forme rhétorique d'un ordre : Ralentis la procédure des candidatures. Retarde l'admission des candidats à la formation par des formalités insensées et des séries d'interviews exténuantes ! Fais preuve de retenue dans ta politique d'information envers les candidats ! Utilise l'œuvre de Freud comme un instrument efficace pour étouffer la créativité, p.ex. en faisant lire en détail et lentement Freud pendant tes séminaires, en ordre chronologique, de façon complète et exhaustive ! Renvoie toute critique à l'égard de Freud au moment dans l'avenir où tous ses écrits auront été parfaitement compris (c'est-à-dire à la St Glin-Glin) ! Interdis les écrits critiques ou la littérature secondaire ou traîne les dans la boue, car ils troublent la compréhension des pensées de Freud ! Souligne toujours que les étudiants devraient s'identifier avec les conclusions de Freud, mais pas avec sa soif de recherche et son honnêteté intellectuelle. Etouffe tout enthousiasme pour les écrits de Freud et le plaisir créé par ses réflexions par des répétitions à n'en plus finir des phrases clés, genre moulin à prières ! Retire ainsi aux futurs psychanalystes toute sensibilité pour le potentiel révolutionnaire de Freud ! Récompense, félicite, encourage et préfère les étudiants qui reprennent docilement l'opinion soutenue par l'institut. Décourage les autres, plus avides de réflexion ou plus doués, en les ignorant ! Aie un œil attentif et sévère sur les séminaires facultatifs, car ils attirent souvent des candidats rebelles et critiques qui dérangent l'harmonie de l'Institut ! Observe une stricte séparation entre les candidats et les analystes ou analystes formateurs, pour éviter que les candidats puissent s'apercevoir des fautes, des incertitudes et des défauts de caractère de leurs enseignants. Encourage le développement d'une idéalisation exagérée des formateurs et de toute la formation ! Promeus par tous les moyens l'idée que la hiérarchie dans

l'institut se justifie exclusivement par les niveaux de compétence différents, que les membres sont des meilleurs analystes que les candidats, les analystes formateurs sont des meilleurs analystes, des analystes formateurs âgés sont meilleurs que les plus jeunes ! Fais toujours présenter les cas par des psychanalystes inexpérimentés ! Empêche que des membres expérimentés puissent présenter des cas ! Fais tout pour cimenter l'idée que les membres et les analystes formateurs sont tellement plus compétents ! Encourage l'anxiété et la modestie parmi les candidats à la formation ! Aggrave la paranoïa dans l'institution par des critères opaques, par des processus de décision non transparents et par le comportement sadique des superviseurs ! Sois créatif uniquement dans la production de peur, d'inhibition et de paranoïa ! Tous les moyens sont bons ! Kernberg termine son article avec l'exclamation ironique et paradoxal : Always keep in mind : where there is a spark there may develop a fire, particularly when this spark appears in the middle of dead wood : extinguish it before it is too late !

4. Les règles de certification de l'API, qui sont des directives cadre qui lient les sociétés nationales, fonctionnent comme une barrière efficace contre la créativité. Les dispositions sur la fréquence horaire et la durée de l'analyse personnelle empêchent par exemple la certification de nouveaux psychanalystes dans des contextes peu développés du point de vue de la psychanalyse. Quels candidats des anciens pays communistes de l'Est auraient les moyens de faire des analyses dans un pays de l'ouest en faisant la navette ?
5. Des rituels spécifiques et angoissants dominant en plus dans certaines sociétés nationales : Dans la Société Suisse de Psychanalyse, dont je fais partie comme membre à part entière, les nouveaux membres sont désignés par une procédure de votation, fortement sujette à des processus de groupe irrationnels : Une fois que le candidat a présenté son travail devant un comité, il doit faire un exposé devant l'assemblée des membres de la Société Suisse de Psychanalyse. Après son exposé, il y a une votation secrète, le candidat doit atteindre deux tiers des voix pour réussir. En cas de conduite faible du groupe, une dynamique destructrice risque de se développer, des préférences ou des animosités régionales peuvent s'imposer.
6. La culture à l'intérieur de la psychanalyse (inreach) : La culture à l'intérieur de la psychanalyse se caractérise un peu partout par le manque d'échange ouvert, clinique, scientifique et personnel. La communication interne se limite plutôt à la discussion des exposés lors des congrès occasionnels.

7. La communication psychanalytique externe (outreach) : La communication des psychanalystes avec la réalité sociale qui les entoure, avec les médias, les autorités politiques, les représentants de l'économie ou de la culture est insuffisante. La plupart du temps ce sont quelques stars de la profession qui obtiennent l'attention du public, mais pas le groupe professionnel des psychanalystes.
8. Production de peur par la scission d'un groupe : en 1979, le Séminaire psychanalytique de Zurich s'est séparé de la Société Suisse de Psychanalyse et de son centre de formation zurichois. Pendant plus de vingt ans, la communication était dominée par la paranoïa et le spectre des « ennemis ». A l'intérieur de chacun des groupes, on devait faire attention à ne pas être cité en relation avec l'autre groupe, si on ne voulait pas être marginalisé.
9. Exécutions publiques des dissidents. J'aimerais citer en exemple une séance scientifique de la Société Suisse de Psychanalyse lors de laquelle un membre respecté de longue date a posé sa candidature pour le statut d'analyste formateur. Il a défendu une thèse intéressante sur la dialectique entre setting et processus. Ses thèses créatives allaient trop loin aux yeux de certains représentants de l'orthodoxie de la « doctrine pure » et de la culture psychanalytique classique selon l'API avec quatre séances par semaine. Ils ont exécuté verbalement d'une manière tellement agressive l'orateur devant l'assemblée d'une centaine de membres et à peu près autant de candidats, parmi lesquels bon nombre de ses supervisants et analysants – « Que faites-vous ici ? Quand vous jouez au tennis, vous devez aussi respecter les règles ! » etc. – qu'il a été refusé de justesse dans la votation. La pression du groupe et la peur produite étaient telles que la réflexion critique d'un bon nombre des personnes présentes ne fonctionnait plus. Moi-même, qui était supervisant chez l'analyste en question, ai eu besoin de plusieurs années pour surmonter ma peur de subir le même sort et de pouvoir présenter mes vues devant l'assemblée.

Ad. 5 : Quelles sont les peurs qui sont à la base de la créativité inhibée de beaucoup de psychanalystes ?

La projection de l'imgo archaïque de la mère sur la psychanalyse et ses institutions conduit à une nécessité intérieure à idéaliser la doctrine psychanalytique pure et les institutions qui la représentent. Toute critique envers la psychanalyse et ses représentants est vécue comme une critique envers la propre identité, puisque l'identification

narcissique avec l'imgo de la mère est menacée, et par conséquent les bases du sentiment de soi.

L'institution devient alors une autorité toute-puissante qui stabilise le sentiment de soi et qui menace en même temps d'un retrait d'amour qui équivaut à la mort. La peur d'être abandonné ou mis à l'index par elle conduit à une certaine identification avec l'agresseur, à l'autocensure et à l'intériorisation de l'interdiction de penser, et en particulier des interdictions de penser des pensées libres, étranges et nouvelles.

La perpétuation du transfert narcissique des imagos infantiles de la mère sur l'institution n'est souvent pas analysée et résolue dans les analyses personnelles, mais encouragée et cimentée. Le désir de retrouver dans la psychanalyse et dans ses représentants les imagos tout-puissantes des parents protecteurs qui offrent un sentiment de sécurité - d'avoir retrouvé la « bonne famille » - apparaît à mon avis vers la fin de la cure chez la plupart des analystes. Mais bon nombre d'analystes formateurs imbus d'eux-mêmes s'identifient avec cette idéalisation par leurs analysants et l'encouragent de façon condescendante au lieu de les analyser. La susceptibilité exagérée et le climat irrité dans les institutions est un résultat de la désidérialisation tardive. L'imgo archaïque de la mère se montre là où des dogmes de la psychanalyse orthodoxe et les institutions qui la représentent sont investi de l'image de la nourrisseuse. L'imgo du père apparaît dans l'idéalisation des comités des institutions psychanalytiques et du pouvoir qui leur est inconsciemment attribué.

Qu'est-ce qui est menaçant dans le processus créatif pour les psychanalystes ainsi figés dans un transfert précoce sur la psychanalyse ?

La soif de recherche menace d'une part l'identification à l'imgo de la mère et elle est vécue d'autre part comme une pénétration incestueuse et interdite dans le corps de la mère. Etre psychanalyste au cœur de la communauté psychanalytique et emprunter des « sentiers nouveaux » équivaut à un détachement de la théorie mère toute-puissante, une pénétration incestueuse de la mère « étrangère » et « excitante », ce qui provoque des angoisses de séparation, la peur de l'abandon et des angoisses de punition et de castration. La concurrence avec les collègues plus âgés est inconsciemment vécue comme une rivalité mortelle.

La solution de ce conflit consiste souvent en une séparation de l'analyste créatif du groupe, la fondation d'un nouveau groupe où ils font leurs recherches « en dehors » de l'ancien groupe et développent des idées nouvelles. Les cas de Wilhelm Reich et de Jacques Lacan sont particulièrement dramatiques, leurs idées n'ont pas pu être absorbées

par la communauté psychanalytique, ils ont dû accomplir la rupture avec les institutions psychanalytiques pour emprunter leur propre chemin scientifique et créatif.

Selon Kernberg, le problème de bon nombre de psychanalystes dépendants, c'est qu'ils s'identifient avec les conclusions de Freud, avec ses dogmes, au lieu de s'identifier avec sa soif de recherche.

La créativité existe sous différentes formes, la créativité artistique, la créativité scientifique, la créativité sociale ou politique.

Toutes les formes de créativité semblent être bloquées chez bon nombre de psychanalystes dans leur propre champ d'activité, alors que la psychanalyse en tant que méthode est justement un instrument pour lever des blocages inconscients de la créativité.

Mais justement l'instrument n'est pas opérant si un transfert précoce le pervertit pour compenser un manque de repères et un manque d'autonomie au lieu d'aider à en sortir.

Les psychanalystes sont en permanence « déchirés » par leur travail. Ils sont :

- a) dans une régression permanente de contre-transfert
- b) un container perpétuel rempli des éléments bêta de leurs patients
- c) exposés massivement à l'afflux massif de leur propre inconscient et par conséquent irrités en permanence, dû à la perméabilité exigée par leur profession et au fréquent fonctionnement en processus primaire.

Dans un mouvement maniaque d'équilibrage compensatoire, ils ont une attitude sceptique envers ce qui est « nouveau » et qui menace leur stabilité affective. Comme ils sont perpétuellement dépassés, ils réagissent à la nouveauté par un reflex conservateur. D'où le confort que bon nombre de psychanalystes tirent de la lecture et de l'exégèse de la bible freudienne. Célébrer le passé fait contrepoids à toutes les choses nouvelles qui nous envahissent en permanence.

Les angoisses principales qui se cachent derrière une inhibition de la créativité sont la peur de la séparation et de la différenciation de l'imgo archaïque de la mère et les peurs oedipiennes d'acquérir ses propres connaissances subversives, de s'asseoir sur le trône du père, de rivaliser avec les aînés à l'intérieur de la famille.

Etre analyste peut rendre malade, si

- a) une introversion du sur-moi rigide et hostile à la vie a eu lieu pendant la formation et qu'elle est entretenue dans la propre activité



- b) si le manque de vie réelle est nié et un trouble narcissique du caractère se développe - trop de libido retenue dans le moi, trop peu évacuée vers l'extérieur
- c) la haine du patient (Winnicott) n'est pas rendue consciente, mais qu'elle agit dans le subconscient et qu'elle est supportée de manière masochiste avec des sentiments de culpabilité non conscients

Bon nombre de psychanalystes sont assez solitaires, en particulier en vieillissant, ils entretiennent peu de relations avec des personnes importantes en dehors de la communauté psychanalytique. Ils s'identifient avec l'agression envieuse de leurs collègues et répriment leurs impulsions créatives. Tout au plus, ils écrivent de gentilles contributions pour des revues psychanalytiques qui réchauffent toujours les mêmes vieux débats théoriques – un sujet métaphysique qui reste toujours d'actualité et qui est particulièrement tentant étant la pulsion de mort – ou alors ils divisent leur existence en un rôle bien conformiste à l'intérieur de la communauté psychanalytique et une carrière en dehors du groupe psychanalytique. Ils mènent une double vie, car le couple qu'ils forment avec l'institution psychanalytique n'a plus de vie, parce qu'ils se sont résignés et parce qu'ils y font le strict nécessaire.

Ceci évite les confrontations agressives oedipiennes. Au lieu de confronter leurs théories, de discuter passionnément de leurs différends scientifiques tout en gardant le respect de l'autre, ils évitent le conflit ou ils le résolvent par des résistances narcissiques et la division (il ne fait plus partie de nous, ce n'est plus de la psychanalyse). Ce qui est différent et étranger à l'intérieur du groupe ne peut plus être supporté, l'agression ne peut pas être liée par la libido, mais elle est mise en acte narcissiquement.

Ad. 6 : Y a-t-il une autre manière d'agir face à ces peurs ?

Comme toujours, dans tout développement, qu'il soit individuel ou institutionnel, le processus de développement évolue à proximité de la peur. La seule recette possible : supporter la peur, analyser les craintes et les surpasser, grandir grâce à elles et ne pas se laisser terroriser, ne pas les repousser et ne pas les laisser déboucher dans des inhibitions de la créativité ou du caractère. Les institutions psychanalytiques doivent urgemment réformer la formation, les analystes doivent surmonter leurs névroses narcissiques résiduelles et réfléchir sur la relation perturbée avec l'institution et avec l'environnement extra-analytique et les modifier. Des contacts stimulants, des vraies rencontres, supporter l'inquiétude, accepter la crise, une

autocritique mure, l'ouverture face à la nouveauté, ce sont là les traits caractéristiques d'une sérieuse prise en compte d'une situation de crise. Les débats fructueux avec des disciplines voisines doivent être approfondis, les discussions internes doivent s'ouvrir, les structures rigides du pouvoir doivent être éliminées. Celui qui n'a pas peur est bête. Celui qui se laisse terroriser par la peur est lâche. Celui qui accepte la peur et s'efforce de la surmonter est sage. Cela s'applique également à la peur de l'amour, de la créativité, du développement. La peur est la pire chose qui soit, elle barre la route à tout, à l'amour de la psychanalyse, à l'amour tout court, à la créativité.

Je termine avec 7 postulats pour une culture psychanalytique avec moins de peur : Nous avons besoin :

1. De nouveaux récipients institutionnels, qui permettent un échange ouvert et qui diminuent la peur et la paranoïa, par exemple des organisations ouvertes comme l'ECPP
2. Des changements fondamentaux dans la formation, pas d'obligation d'une analyse personnelle, un compromis entre certification autoritaire et auto-autorisation.  
L'institution doit exercer une fonction triangulaire valable, critique et encourageante.
3. Encouragement d'un débat scientifique vivant à l'intérieur de la psychanalyse et avec les sciences voisines.
4. Des hiérarchies plus plates et plus de transparence dans les instituts de formation
5. Un travail de relations publiques plus offensif = outreach
6. Tisser intensivement des liens internes = inreach
7. Confrontation et réflexion sur le style de vie des psychanalystes : Être psychanalyste aujourd'hui est autre chose qu'il y a cent ans ou il y a quarante ans.

Je conclus avec une phrase de Donald W. Winnicott, qui me semble bien résumer les objectifs de la psychanalyse :

« In doing psychoanalysis I aim at  
keeping alive  
keeping well  
keeping awake »

Je vous remercie de votre attention.